

LA TRILLE DE L'OISEAU SOLITAIRE

Sous la table, il y avait jambes et bruits. Entre les cuisses ouvertes de la tante apparaissaient ses jarretelles de guingois, ses cuisses bosselées et sa culotte rose, au milieu de laquelle se trouvait une tache marronnâtre de sang.

Puis il y avait les jambes de Faranguiss, comme deux poissons blancs dans leurs filets de dentelle noire et transparente.

Et celles de Chokouh Azam, aux longs poils drus et dont les souliers étaient maculés aux talons par de la boue séchée datant de quelques jours.

Puis encore celles d'Ashraf Sadate, aux pieds engainés de fil d'Écosse, plus pâles encore que les pieds de la table, pourtant d'épaisseur et de forme identiques.

Enfin les petits pieds tout troubles de Maman dans ses pantoufles de satin bleu royal.

Et le bruit des couverts, des mâchouillements, des rires aigus de la tante, les "non, ma chère" de Chokouh Azam et les civilités de Maman.

Sous la table, c'était l'endroit le plus protégé de la maison. On y pouvait demeurer des heures avec Touti. On pouvait pour la millième fois fixer des yeux les piliers torsadés et sculptés de la table. Les imaginer comme le manche du parapluie de Maman, ou la canne du grand-père. On avait le loisir d'y voir, au lieu de piliers, des serpents noirs, que ma Nounou faisait chaque soir germer des épaules de Zahak¹, ou bien tomber de la bouche de la méchante soeur de Lune-au-Front².

On pouvait ne pas les voir du tout, les piliers, et ne s'occuper que des griffes des pattes du lion. On pouvait aussi s'asseoir au milieu de la jungle du tapis et guerroyer aux quatre cotés avec quatre fauves. On pouvait voir. Voir pour la millième fois qu'une des griffes du lion avait sauté, qu'un noeud de bois en trop sur une autre des griffes avait formé un gros cor. On pouvait même mettre tout ceci sur le compte des blessures de guerre.

Et puis, on pouvait ne rien faire de tout cela. Et demeurer des heures durant sous la table avec Touti, réprimant ou apprivoisant les jambes des grandes personnes.

Cela se pouvait. Oui, il se pouvait qu'on fût tenté de pincer les cuisses de la tante ou d'épiler les jambes de Chokouh Azam.

Vrai, là dessous, il était loisible de rester des heures, car c'était un endroit sûr. Le plus sécurisant de la maison avant que la fourchette d'Ashraf Sadate n'y tombe.

¹Souverain légendaire, réputé pour sa cruauté.

²Personnage de conte, l'équivalent de?

Un moment, Ashraf Sadate s'est déplacée sur sa chaise sans que les colonnes de ses jambes bougeassent. Sa main alourdie de bagues est apparue sous la table, battant l'air et tâtant le pied de la chaise de Maman. Puis sa tête aux cheveux hirsutes badigeonnés de henné s'est pendue à l'envers sous la table, comme celle du chat jaunâtre de l'hôpital. Oui, parfaitement, comme le chat jaune de l'hôpital, qui se hérissait à la vue des chiens de la rue!

Quand elle a hué, j'ai vu ses dents en or.

- Qu'y a-t-il? Interrogea Maman.

Ashraf Sadate répéta deux fois de suite :

- Là-dessous! Là-dessous!

La tante ferma subitement les jambes et répliqua :

- Ben alors, Ashi, accouche! Quoi, là-dessous?

Et cette fois, j'ai aperçu les deux têtes de Maman et de Chokouh Azam, à travers la nappe dentelée de la table. L'une comme la tête coupée de la poupée que ma tante Germaine m'avait donnée pour les fêtes, l'autre comme celle du chien noir qui aboyait après le chat jaune de l'hôpital.

Un son étrange sortit de la gorge de Chokouh Azam :

- Mmmm... Bbbb...

Maman dit :

- Sors de là, Noirette.

Il y eut un instant de silence, puis de courts chuchotements, la répétition de l'étrange son de Chokouh Azam, le rire aigu de la tante, et de nouveau la voix impérative de Maman :

- Je t'ai dit de sortir de là!

Nul endroit de la maison n'était sûr. Non, nul endroit. J'avais déjà éprouvé cette expérience. Je pensais que le coin du salon, derrière la grande banquette, était un lieu sûr. Une petite maison en quelque sorte, où il était possible de vivre en paix avec Touti, d'entendre la conversation des invités sans les écouter, de les imiter sans les voir... Jusqu'au soir où je me suis endormie derrière la banquette. Puis réveillée, à la suite du remue-ménage, par les lamentations de la Nounou et les battements des portes. Dehors, loin, quelqu'un dit :

- Dans le château d'eau! Cherchez dans le réservoir du château d'eau!

La voix de Maman s'éleva :

- Mon Dieu, mon enfant, mon enfant! Oh, grand Dieu!

Ses gémissements me parvenaient de près. Puis il y eut des clapotements de l'eau... Plouf, plaf, cette fois de loin. Et de plus près une autre voix qui disait:

- De la coramine, bon sang, mais apportez de la coramine pour madame!

Toutes les lumières étaient allumées. L'éclairage était cru. Je me suis levée. Maman était assise en face de la banquette. À la place même où, cet après-midi 1à, se trouvait Ehteram-ol-Molouk ou peut-être Khatib-ol-Mamalek. Moi j'ai eu droit aux gifles et Maman aux larmes. Pour résultat que derrière

la banquette devint un endroit plus dangereux que le bord du bassin ou la rue. Son approche même fut strictement interdite.

Il n'y avait plus de havre. D'être propulsée de son refuge du dessous de la table au monde chaotique des adultes était cauchemardesque. J'ai essayé de me faire toute menue là-dessous et de me cacher derrière Touti, mais rien à faire! La chaise de Maman s'est déplacée, Touti et moi-même rampâmes lentement dehors.

Maman m'ôta de la figure le masque de Rostam¹ et me coiffa en arrière. Ashraf Sadate m'a dit :

- C'était toi, Noirette! Tu m'as fait mourir de peur!

Elle appuya la tête contre le dossier de la chaise et ses yeux prirent une expression sableuse d'ivresse ensommeillée. Comme ceux du chat-tigre de ma tante, quand, rassasié, il s'étendait au soleil, daignant même regarder les oiseaux avec magnanimité.

Ashraf Sadate me fixait invariablement de la même façon. Toujours. Même l'autre jour, quand nous étions chez elle, elle m'a regardée de cette façon. Même quand je ne lui ai pas laissé me pincer les joues, quand j'ai nettoyé du revers de ma main l'humidité du baiser de son mari, quand j'ai secoué les arbres fruitiers, elle me regardait pareillement. Et comme le chat de ma tante, elle n'aimait ni ne détestait les enfants.

Maman m'a demandé :

- Qu'est-ce que tu faisais sous la table?

La question était parfaitement dénuée de sens. Parfaitement. Je l'ai considérée du coin de l'oeil pour voir si elle s'attendait réellement à une réponse. J'ai donc répondu:

- J'étais à une fête avec Touti.

Franguiss sourit, Chokouh Azam répéta Mmmm... Bbbb... La tante ouvrit sa bouche en signe de protestation. À vrai dire, tout était grand ouvert chez la tante, sa bouche, ses Jambes, le col de sa robe... J'ai chuchoté à l'oreille de Maman:

- regarde, la tante n'a pas de dent en or...!

- Suffit les bêtises! Éclata maman. Je t'ai demandé pourquoi tu as fait peur à Ashraf Sadate.

- Sa fourchette est tombée. J'étais seulement à la fête avec Touti.

- La fourchette de Madame. Rétorqua Maman.

- Qui est Touti, ma chère? Intervint Chokouh Azam.

Je n'ai pas répondu.

- On te parle, Noirette, appuya Maman.

Je leur ai montré Touti, la poupée de coton empaillé que Nounou m'avait faite, aux yeux et sourcils tracés au charbon et aux lèvres colorées à la framboise.

¹Héros légendaire et auteurs de travaux à la manière d'Hercule.

- Pouah! Quelle chose hideuse que cette Touti! S'exclama Chokouh Azam. Chokouh Azam n'a jamais été gentille, jamais! L'autre jour, chez elle, elle a donné les meilleures friandises à son propre fils et ne m'a laissé ni toucher à la poupée de sa fille, ni jouer avec la chaîne en or de l'oncle, ni grimper aux arbres. Elle me regardait en fronçant les sourcils d'un air réprobateur. Elle me regardait toujours ainsi. Comme le chien noir de la rue à l'apparition du chat jaunâtre. Et comme le chien noir de la rue elle n'aimait que ses propres enfants.

Mes lèvres se crispèrent, mes paupières s'engourdirent. Maman approcha la tête et m'interrogea doucement:

- Tu as envie de pleurer?

J'ai à plusieurs reprises ostensiblement opiné du chef:

- Non, non, non!

- Au contraire, elle est même très belle. Me dit Faranguiss. Viens près de moi pour que je la vois.

J'avais baissé la tête et serré la main de Touti dans la mienne. Le buste d'Ashraf Sadate s'était affaissé contre le dossier de la chaise. J'étais fort curieuse de voir si ses jambes avaient suivi le même mouvement, ou si elles étaient toujours autant collées au sol.

Je me suis dirigée vers Faranguiss en exhibant Touti, de sorte qu'elle puisse mieux l'apprécier. L'ennui avec Touti, c'était que ses jambes et ses mains ne se pliaient pas - comme ceux d'Ashraf Sadate d'ailleurs. Mais en aucun cas elle n'était laide, ça pas le moins du monde. Simplement, les couleurs de sa figure étaient barbouillées à présent. Comme celle de ma Nounou au hammam. Quand Nounou se teignait les cheveux et les sourcils au henné, des lignes noir orangé descendaient jusqu'à son menton, s'entremêlaient en glissant dans son cou. Nounou badigeonnait aussi ses ongles des pieds et des mains. Même le petit doigt de sa main gauche qui n'avait pourtant qu'une seule phalange, le reste ne formant qu'une mince tige d'os noirci. Je n'aimais pas qu'elle teignît ce doigt. Je pensais que ce bout d'os souffrirait.

Mais Nounou m'assurait chaque fois:

- Mais non ma petite ange, cela ne fait pas mal. Quel coeur sensible de petit oiseau tu as!

En frappant son doigt sur le bassin en bronze, elle répétait:

- Regarde, cela ne fait pas mal.

Tout en hurlant, je tentais de l'en empêcher. Pour me calmer Nounou me coloriait aussi mes petits ongles. Et quand Maman grognait, Nounou répliquait:

- Allons, allons Madame, et puis quoi encore! Le henné est bénéfique pour ses ongles.

Et même qu'une fois, elle voulait me percer les oreilles, pour que Papa m'achète des boucles d'or. Mais cette fois-là Maman la réprimanda et s'y opposa farouchement. Nounou ne put dire:

- Allons, allons Madame!

Et mes oreilles ne furent jamais percées.

- Pourquoi tu l'as appelée Touti? demanda Faranguiss. Elle ne ressemble pourtant pas à un perroquet¹.

- Elle s'appelait à vrai dire Shah-Touti (Framboise), parce qu'elle a des lèvres de framboise. Maintenant elle s'appelle Touti tout court.

La voix de Faranguiss était douce, si douce. Exactement comme les coussins de la chambre de Korsi². Et comme eux sa voix endormait d'un calme sommeil. Les après-midi d'hiver, j'allais me réfugier dans cette chambre, dans l'espoir que maman, une fois assoupie, m'y laissa pour toute la nuit. Des fois, de peur que Maman ne le permette, je ne parvenais pas à m'endormir. A peine aux frontières dorées du songe, je sursautais, ouvrant grand les yeux, pour savoir où je me trouvais. Les deux fois où je me suis franchement endormie, j'ai renversé le pot et le bassin d'eau placés sous le Korsi, et le matin, comme d'habitude, les tuyaux d'eau s'étaient gelés et Nounou apportait de l'eau chaude de la cuisine...

- Il faudrait que je lui couse un beau pantalon et une jolie robe, me dit Faranguiss.

J'étais persuadée que si un jour Touti parlait, elle aurait la même voix que Faranguiss et qu'elle parlerait exactement comme elle.

- Maintenant? L'interrogeai-je.

- Aujourd'hui même. Nous irons à la maison et je les coudrai de suite.

- Quelle patience, Faranguiss! Dit la tante.

Faranguiss vivait avec la tante. Maman ne m'emmenait qu'une fois par an, et pour quelques minutes seulement, chez la tante. À l'occasion des fêtes. Après maintes recommandations de ne toucher à rien. Ce Nôrouz-là³, Faranguiss ne s'y trouvait pas. Quant à moi je suis restée constamment assise auprès de Maman. Il n'y avait rien à quoi j'eusse pu toucher.

Devant chacun était posé un verre contenant un liquide sombre et douteux, pareil au sang qui coulait par terre de la gorge des moutons sacrifiés. Oui, de la gorge du mouton sacrifié pour Maman, le jour de son arrivée de voyage. La tante invitait tout le monde à boire ce rafraîchissant sirop de behlimou⁴.

¹Jeu sur l'homophonie de deux mots, le premier signifie perroquet, le second est le diminutif du nom donné à la poupée.

²Sorte de table basse recouverte de couvertures sous laquelle se trouve une poêle chauffée au charbon et autour de laquelle prennent place les gens, se chauffant en plaçant les pieds sous la couverture. Endroit très propice au sommeil.

³Fête du nouvel an iranien, d'origine païenne et se situant au début du printemps le 21 mars.

⁴Mélange du sirop de coing et de jus de citron.

La chambre était froide et la conversation tournait autour de Rafi' Nezam du grade militaire qu'il n'avait pas atteint et de la maladie qui l'avait atteint. À la maison on disposait de plusieurs sortes de thermomètres¹. Un m'appartenait tout particulièrement pour les jours où mon teint jaunissait et ma langue s'empâtait. Moi étendue sur le ventre, on graissait le bout du thermomètre. Quelle sale, désagréable manie contre laquelle je résistais de toutes mes forces, maman me maintenant les pieds. Un soir que j'avais une forte fièvre, Maman me caressait la tête en disant :

- Pauvre petite, elle est si faible qu'elle ne peut même plus donner des coups de pieds.

C'est alors que j'arrachai le thermomètre pour rassurer Maman. Depuis, Nounou m'a toujours tenu les mains, et Maman les pieds.

J'ai suggéré à Maman de donner mon thermomètre à Rafi' Nezam, car je n'avais plus l'intention de tomber malade. Maman rit, la tante cria à défaut de rire, j'ai donc conclu que le problème ne provenait pas du manque de thermomètre, mais plutôt de la difficulté d'étendre sur le lit Rafi' Nezam, ou du fait que peut-être il ne se trouvait personne pour lui tenir les mains...

Toutes les postures de mon corps indiquaient que, en effet, Touti avait besoin de vêtements, et dans l'heure qui suivait. Sans me regarder Maman dit:

- Elle vous ennuiera, chère Faranguiss. Vous ne soupçonnez combien elle est turbulente en ce moment.

La moue des lèvres de Chokouh Azam et le regard de ma tante en disaient long sur ma turbulence et avec plus de conviction que la voix de Maman.

- M'ennuyer? Si tout le monde pouvait embêter comme les gosses! Je vous en prie, laissez-moi faire s'il vous plaît. J'aime ce genre de petits travaux, cela m'occupera.

Maman ne pouvait refuser cela à Faranguiss, car avant le déjeuner, juste avant son arrivée, elle disait précisément à la tante:

- Faranguiss est très seule. Dis-lui de passer plus souvent nous voir.

- Dieu soit loué, elle n'est plus seule à présent. Soupira la tante.

- Comment ça, plus seule? Chams al Saltaneh! Intervint Ashraf. Après la mort de son mari elle se retrouve réellement délaissée, sans enfant ni parent. Autrement, pourquoi habiterait-elle chez vous?

-Tu le dis comme si notre proximité était une honte et un déshonneur. Nous avons été, nous autres, ma chère Ashi, mieux que tout parents et proches pour elle. À l'heure qu'il est, elle possède une coquette maison et fréquente mes amis! Qu'est-ce qu'elle aurait pu espérer de meilleur? Je te le demande! De plus elle n'a ni frais ni dépense.

- Ça c'est certain. Fit tomber Ashraf Sadate.

La tante poursuivit:

¹Le même mot peut signifier thermomètre et grade en persan, ce qui donne lieu à ce jeu de mot;

- Pour dire le vrai, c'était notre devoir. Rafi' Nezam aimait le major comme son frère, il l'emmenait d'ailleurs dans toutes ses missions. Après la mort de ce dernier, quoi de plus naturel pour nous que de l'accueillir, n'est-ce-pas?

- Bien entendu. Acquiesça Maman.

La tante s'absenta quelques minutes de la pièce. Chokouh Azam en profita pour murmurer:

- Chamsi me tue parfois avec ses manières. Elle parle comme si elle ne logeait la pauvre Faranguiss que pour l'amour de Dieu. Après tout elle lui fait payer son loyer, que je sache!

- Impossible, ce n'est pas possible! S'exclama Maman, stupéfaite.

- Je te le jure... ma tête à couper, enchaîna Chokouh Azam.

- Pourtant Chamsi n'a pas besoin de ces quelques sous. Et puis, Faranguiss dispose-t-elle d'un revenu quelconque? S'informa Maman.

- Eh bien, ma grande, elle a la misère de retraite que lui accorde le gouvernement. Chamsi tient justement à la lui soutirer. Chaque mois elle empoche les billets et les fourre dans son soutien-gorge. Une fois loin des regards indiscrets, elle les dépose à la banque.

Ashraf Sadate s'esclaffa:

- Allez, allez Chokouh Azam, ce sont des chicaneries de la belle-soeur.

L'autre protesta:

- Je te jure que non!

- Dans son soutien-gorge? Demandai-je à Maman.

Son soutien-gorge parvenait à peine à loger les énormes seins de la tante. Maman n'entendit pas ce que je disais. Elle regardait comme le jour de son arrivée de voyage, quand on avait saigné le mouton. Elle m'avait pris le visage dans sa jupe. J'avais enlacé les pieds de Maman et l'expression de son visage avait dit : "Non, pas cela. Qu'elle ne voie pas cela."

La façade de la maison de la tante était vert étang et jaune passé décorée de deux triangles verts la pointe en bas, et au milieu un troisième ayant la pointe en haut. De loin on aurait dit les oreilles d'animaux que Nounou façonnait durant la nuit avec l'ombre de ses doigts sur le mur. Oui, comme leurs oreilles, ou le bateau, ou la salière qu'elle me fabriquait avec du papier. De près, ils ressemblaient aux grosses cuisses de la tante et à ses maigres chevilles. Oui, exactement pareil.

La maison était encombrée d'objets. Les murs étaient obscurcis de photos encadrées et de tableaux. Pendules, chandeliers, vases occupaient les rebords des cheminées. Les pièces étaient saturées de meubles, de tables, de chaises. À chaque coin son ventilateur et son poêle, sur chaque table sa soucoupe en verre, vide de pâtisseries, accolée d'un vase d'argent contenant un énorme bouquet de fleurs en papier.

Tout était sale, très sale. Moulouk était incapable de nettoyer la maison, elle même étant si souillon. Il y avait toujours de la suie dans ses narines, dans ses oreilles et sous ses ongles. Toujours! Même la noirceur de ses yeux et de ses

sourcils était de suie. Je croyais qu'on avait dessiné les yeux et les sourcils de Moulouk, comme Nounou l'avait fait pour Touti. Pourtant elle ne l'avait pas fait pour Moulouk, ça Je le savais. Car une fois Je le lui avais demandé. Elle avait répondu:

- Moi? Que Dieu me préserve de jamais toucher à Moulouk! Ouille, ouille, ouille ! Elle n'est bonne que pour Madame ta tante et les ordonnances de Rafi' Nezam qui sont en perpétuel va-et-vient! Oui que j'te dis, ces malabars célibataires!"

Ce doit être un de ces malabars célibataires qui lui aura dessiné yeux et sourcils, pensais-je. Si la tante savait le faire elle l'aurait fait pour elle même après tout.

L'appartement de Faranguiss se trouvait au fond du jardin défeuillé, de l'autre côté du bassin démuné de poissons, collée aux toilettes extérieures de la maison. Elle était néanmoins l'unique endroit agréable et sécurisant, avec ses rares meubles, sa nappe brodée main, sa tapisserie encadrée, accrochée au mur, sa boîte à couture bourrée de bobines de fils et de coussinets à aiguilles. Sans parler des boîtes de poudre, de fard à joue, de rouge à lèvres, glissées dans leurs étuis à trèfles noirs, disposées devant le miroir...

Il y avait aussi sa malle tapissée de velours dans laquelle on soupçonnait, malgré le rabat fermé, l'existence d'une vieille carte postale, d'un plat incrusté ou d'un bout de tissu d'une vive couleur. Il y avait aussi la photographie du mari, prise parmi les hautes tiges de blé mûr, dans son cadre noir, à côté de la jolie vase qui contenait deux fleurs fraîches. Il était plus vivant et sain que Rafi' Nezam. Je pensais que le mari de Faranguiss s'était caché - pour rire - au milieu de ce paysage de blé où on avait pris sa photo et qu'il reviendrait bien tot, qu'il prendrait la main de Faranguiss, comme moi-même j'avais pris celle de Touti pour m'emmener jusqu'à chez elle, et qu'il la mènerait loin de chez la tante, quelque part où par ses fenêtres les lumières de la maison de la tante ne s'apercevraient plus.

Il y avait une lumière allumée à l'étage supérieur, aussi bien qu'au rez-de-chaussée.

- Qui est-ce là-bas? Demandais-je.

Faranguiss releva la tête de l'ouvrage de Touti et me répondit tout en regardant la direction de ma main:

- Là-haut dort Rafi' Nezam.

- Sa lumière est allumée, remarquai-je.

- Oui, c'est moi qui le lui ai allumée ce matin. J'ai pensé qu'on pourrait rentrer tard... Il n'aurait pas fallu qu'il reste dans l'obscurité.

- Sa main n'atteint-elle pas la prise pour qu'il l'allume lui-même? Moi, quand Je grandirai, ma main atteindra la prise.

Faranguiss sourit. Ce n'était pas la réplique de ce sourire qu'elle avait eu quand j'avais dit que j'étais à la fête avec Touti, mais plutôt celui qui exprimait chez elle la réclamation : - S'il vous plaît...

Elle sourit une seconde fois et dit :

- Mais Rafi' Nezam est souffrant. Très souffrant.

- Vraiment? Tant que ça?

Elle hocha la tête, comme Nounou lorsqu'elle était fatiguée de mes parolotes.

- Dort-il à présent? M'informai-je.

Faranguiss releva à nouveau la tête, fixant la fenêtre illuminée de la chambre de Rafi' Nezam:

- Je ne sais pas. J'irai voir plus tard, quand la tante sera occupée ailleurs et ne le remarquera pas.

Je ne désirais pas savoir pourquoi la tante ne devait pas l'apprendre. Je sais encore moins pourquoi j'ai interrogé:

- Pourquoi elle ne doit pas l'apprendre?

Faranguiss me considéra de la même façon que Maman le jour que je m'étais cramponnée à la rampe de l'escalier, elle se trouvant en bas. Elle me considérait alors comme si l'une de nous deux allait tomber...

- Je sais pourquoi. C'est parce qu'elle ne l'aime pas. Finis-je par conclure.

La tante n'était en fin de compte ni comme le chat de ma tante Germaine ni comme le chien de la rue, mais comme la plupart des adultes... et n'aimait pour ainsi dire personne.

Faranguiss m'observait encore, toujours à la façon de Maman, s'apercevant que j'avais posé un pied à terre. J'ai noué mes yeux aux torsades longues de la nappe et lui dis:

- Je ne dirai pas à la tante. Je ne lui dis jamais rien.

Elle se baissa et me baisa le front. Je lui aurais même laissé Me pincer la joue. Elle continua de coudre. Je jouais avec les longues franges de la nappe. Je ne la regardais plus, car je savais qu'elle me fixerait encore comme Maman quand je nourrissais les pigeons de grains ou que je lançais du pain aux poissons. Je jouais donc avec les longues franges de la nappe en attendant qu'elle parlât.

- Certains soirs il ne dort pas du tout, dit-elle enfin.

- Pourquoi?

- Le pauvre, il a tant de peine. A force d'être couché sur le dos, son corps s'est desséché. Le soir j'entends ses plaintes. La plupart du temps il réclame de l'eau.

Je dressai les oreilles. Il y avait le bruit sec et bref du dé de Faranguiss sur l'extrémité de l'aiguille, le son doux et long du frottement du fil contre le tissu: toc... kechch. Puis un autre bruit, qui parvenait faiblement de loin. C'était comme le son du trille de l'oiseau solitaire. L'oiseau solitaire des nuits d'été. Ces mêmes nuits d'été, quand on dormait dans le jardin, avant la

venue de Papa. Quand Maman n'était pas dans son lit et que la moustiquaire de Nounou demeurait vide. C'était alors qu'on entendait le trille de l'oiseau solitaire.

On l'entendait aussi bien en dénombrant les étoiles, malgré le murmure du vent qui se faufilait parmi les arbres, et malgré le clapotement de l'eau qui remplissait le bassin. On entendait toujours le trille.

- Est-ce qu'il gémit en ce moment?

Faranguiss tendit l'oreille, tenant l'aiguille suspendue en l'air au bout de sa main.

Le bruit parvint dans le même temps que le son de la radio s'amplifia. Faranguiss Khanoum regarda dehors. Peut-être vers la fenêtre de la tante. Ou simplement à l'extérieur. Pareille à Nounou lorsque son regard se perdait subitement au loin. À ces moments je geignais, car je savais que Nounou songeait à son fils mort, et moi au petit doigt de sa main gauche qui n'avait qu'une phalange.

Faranguiss retira du coin de la malle un grand verre à anse et s'absenta de la pièce.

J'enlaçai Touti dans mes bras - non parce que je me sentais seule, ni parce que la radio couvrait le gémissement de Rafi' Nezam - mais parce que je voulais dire à l'oreille de Touti, si elle me promettait de ne rien dire de tout cela à personne, alors moi je lui promettrais à mon tour de ne jamais dire à quiconque que Touti pleurait.